Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

3 | 2006

Politique du conte

Diderot

Contes politiques et politique du conte

Valérie André

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/149>

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2006

Pagination : 137-157

ISBN : 2-84310-082-8

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Valérie André, « Diderot », *Féeries* [En ligne], 3 | 2006, mis en ligne le 04 mai 2007, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/149>

Ce document a été généré automatiquement le 7 septembre 2020.

© Féeries

Diderot

Contes politiques et politique du conte

Valérie André

- 1 LITTERATURAM IMPENDERE VERO. La subversion de la maxime de Juvénal dont Jean-Jacques Rousseau avait fait sa devise peut paraître insolemment audacieuse ; elle nous semble cependant caractériser pleinement l'œuvre d'un auteur qui, plus que tout autre sans doute, a conçu son projet d'écriture en terme de démarche heuristique. « On doit exiger de moi que je cherche la vérité, mais non que je la trouve », déclarait-il dans ses *Pensées philosophiques*¹ de 1745. Avec ce premier ouvrage fondateur, nourri de la réflexion de ses grands devanciers, Diderot affirmait d'emblée son refus de la parole définitive. À aucun moment il ne reniera cette profession de foi intellectuelle. Les objectifs de l'écrivain et du philosophe se rejoignent : progresser par un inlassable questionnement dans la recherche du Vrai, entité relative et mouvante.
- 2 Dans un récent ouvrage, Pierre Hartmann a souligné le lien d'interdépendance qui unit la littérature à la philosophie. « Loin de mettre la fiction au service de la théorie, explique-t-il, Diderot en fait le mode de fonctionnement idoine de son déploiement. » Le discours littéraire diderotien ne saurait être ramené à l'expression artistique d'une thèse qu'il convient d'illustrer, il se révèle rapidement « le vecteur adéquat de l'investigation philosophique et le moyen le plus approprié à l'exploration du réel² ». On comprend dès lors pourquoi spéculation et fiction se trouvent intimement mêlées dans ses œuvres, sans que l'on puisse jamais totalement isoler la réflexion abstraite du récit et de la *disputatio*. Le caractère hybride n'est qu'apparent, la fusion entre conceptualisation théorique et actualisation discursive est nécessaire au progrès de la réflexion. Pierre Hartmann, le montre bien, « la fameuse sentence de Lao-Tseu selon laquelle « l'homme s'efforce de figurer ce qu'il ne peut comprendre » ne s'applique à Diderot qu'à la condition d'en modifier sensiblement la valeur : c'est parce qu'il s'efforce de comprendre que Diderot entreprend de figurer, c'est pour donner l'essor à la spéculation philosophique qu'il donne libre cours à l'expression littéraire³ ».
- 3 Le rapport au Vrai – ne disons pas au *réel* –, omniprésent, est inscrit dans le titre même d'une des œuvres sur lesquelles nous nous pencherons ici : *Ceci n'est pas un conte*, récit à l'intitulé génialement paradoxal dont le peintre surréaliste René Magritte s'est plu à

rappeler allusivement l'ambiguïté désarçonnante. On a beaucoup glosé sur la « bonne » interprétation de cette petite phrase paratextuelle alors que, somme toute, Diderot nous livre les clefs nécessaires à sa compréhension. Mais, avant d'aller plus loin, il nous paraît essentiel de préciser un élément d'importance, lié à la définition générique et à la délimitation du corpus.

- 4 Qu'est-ce qu'un conte ? La question se pose inévitablement. Les historiens de la littérature savent combien il est embarrassant d'y répondre, en particulier au XVIII^e siècle où les frontières entre le roman et les autres genres narratifs non codifiés sont particulièrement floues. Interrogeons l'*Encyclopédie* :

C'est un récit fabuleux en prose ou en vers, dont le mérite principal consiste dans la variété et la vérité des peintures, la finesse de la plaisanterie, la vivacité et la convenance du style, le contraste piquant des événements. Il y a cette différence entre le conte et la fable, que la fable ne contient qu'un seul et unique fait, renfermé dans un certain espace déterminé et achevé dans un seul temps, dont la fin est d'amener quelque axiome de morale et d'en rendre la vérité sensible ; au lieu qu'il n'y a dans le conte ni unité de temps, ni unité d'action, ni unité de lieu, et que son but est moins d'instruire que d'amuser. La fable est souvent un monologue ou une scène de comédie ; le conte est une suite de comédies enchaînées les unes aux autres⁴.

- 5 La définition est précisée ailleurs :

Conte. Fable. Roman : désignent des récits qui ne sont pas vrais ; avec cette différence que la fable est un récit dont le but est moral et dont la fausseté est sensible, comme lorsqu'on fait parler des animaux ou des arbres ; que le conte est une histoire fausse et courte qui n'a rien d'impossible, ou une fable sans but moral ; et le roman un long conte⁵.

- 6 Limitons-nous ici à un rapide commentaire : le lien entre le conte (sans cesse comparé à la fable), la vérité et la morale est souligné dans les deux notices.
- 7 Quelques années seulement après leur conception, ces définitions – forcément imparfaites – étaient déjà devenues obsolètes et échouaient à rendre compte des productions nouvelles : les contes moraux de Marmontel, les contes du grand Voltaire⁶ et, *a fortiori*, les contes de Diderot... On le sait, ses contemporains eurent de son œuvre une vision fragmentaire, les textes majeurs furent publiés tantôt longtemps après leur rédaction, tantôt de manière posthume. Si l'on ajoute à cela l'indistinction générique de son écriture, on comprend aisément la gêne des commentateurs et des éditeurs⁷. Quelles sont les œuvres à retenir sous l'étiquette de « conte » ? Le choix demeure nécessairement arbitraire, même si certaines options se justifient mieux que d'autres. Dans le cadre de cet article, nous avons décidé de centrer notre réflexion sur les textes que Laurent Versini range sous l'étiquette de « contes des années 1770⁸ », à savoir *Les Deux Amis de Bourbonne*, *l'Entretien d'un père avec ses enfants*, *Ceci n'est pas un conte*, *Madame de La Carlière* et le *Supplément au voyage de Bougainville*, en nous autorisant toutefois de temps à autre à faire référence aux œuvres antérieures ou relevant d'autres registres.
- 8 Il nous est apparu évident, en effet, que ces quatre récits courts de forme largement dialoguée – nous reviendrons sur ce point – formaient un ensemble homogène sur le plan de la composition, du fond et, surtout, de la thématique abordée dans ce volume : le rapport entre le conte et la politique.
- 9 « S'il n'a jamais cherché à donner à sa pensée la forme d'une théorie élaborée, [Diderot] reste néanmoins l'écrivain le plus politique des Lumières ». L'affirmation est peut-être

un peu péremptoire, mais force est de constater avec Anthony Strugnell⁹ que la politique occupe une place prépondérante dans l'œuvre de frère Platon. Dans le discours préliminaire de la *Promenade du sceptique* (1749), Ariste, porte-parole de Diderot lui-même, ne répliquait-il pas au prudent Cléobule, « Imposez-moi silence sur la religion et le gouvernement, et je n'aurai plus rien à dire¹⁰ » ? L'aveu est éloquent et totalement dénué d'artifices. On chercherait en vain, cependant, dans les écrits de Diderot une *summa politica* stricto sensu. Strugnell l'a assez souligné, le philosophe ne donne pas dans le manuel du savoir vivre et du savoir penser. Son refus du dogmatisme et de l'esprit de système l'entraîne loin des traités figés et des doctrines. « pour [lui], qui [s']occupe plutôt à former des nuages qu'à les dissiper, et à suspendre les jugements qu'à juger¹¹ », l'argumentation politique traditionnelle est de peu de valeur puisqu'elle cède à la dérive manichéiste : « Si nous n'avons pas plusieurs perceptions à la fois il est impossible de raisonner et de discourir¹² ».

- 10 « Art et pratique du gouvernement des sociétés humaines », la politique régit les comportements de l'homme dans la cité. Cette question des relations complexes entre l'individu et le groupe social auquel il appartient est omniprésente dans l'œuvre de Diderot, elle en est en quelque sorte le fil rouge, des premiers écrits aux textes de la maturité. La fin des années 1760 et, plus encore, les années 1770 constituent à cet égard une période charnière. « Il est frappant de constater, remarque Roland Mortier, qu'à partir de 1770 la pensée de Diderot s'oriente de plus en plus nettement vers les problèmes posés par la morale et par la politique, qu'il associe d'ailleurs volontiers¹³ ».
- 11 Plusieurs éléments factuels concourent à expliquer cet intérêt accru pour la politique. Le voyage en Russie, la rencontre avec Catherine II et, surtout, la colère suscitée par la lecture de *L'Examen de l'Essai sur les préjugés*, sorti de la royale plume du tyran Frédéric, contribuent à ternir le mythe du despote éclairé. Le retour à Bourbonne, en 1770, lui dévoile la condition misérable des paysans, victimes de la disette. « Il faisait des pluies continuelles, écrit-il à Sophie Volland¹⁴ ; je voyais des champs couverts, et je ne savais pas si l'on recueillerait un épi. Joignez à cette idée le spectacle présent de la misère ». Jadis grand admirateur de Le Mercier de la Rivière, le philosophe est alors converti aux idées de l'abbé Galiani dont il a dévoré les *Dialogues sur le commerce des blés* encore inédits et dont il prend la défense contre les méchantes attaques de l'abbé Morellet. Le libéralisme des physiocrates lui apparaît désormais comme une doctrine déshumanisée, incapable de s'adapter à la détresse des malheureux. « Que penser d'un système où l'on ne fait point entrer en compte la folie et les passions, l'intérêt et les préjugés, etc. ? », écrira-t-il dans les *Observations sur le Nakaz* en pensant au récent *Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques* de Le Mercier. Je regarde tous les ouvrages modernes comme une montre qui sortirait de la main d'un géomètre, qui n'aurait fait entrer en calcul ni les frottements, ni les choix, ni la pesanteur¹⁵ ». Soumettre la construction intellectuelle à l'épreuve du réel, telle sera son ambition tacite dans les contes.
- 12 Les années 1770 sont également marquées par l'approfondissement de la théorie des trois codes – naturel, civil et religieux – dont on trouve d'évidents échos dans les œuvres de fiction¹⁶. Laurent Versini le note pertinemment, il est possible d'établir des correspondances entre ces codes et les trois types de contes distingués par Diderot dans la *postface* aux *Deux amis de Bourbonne* : « Au code religieux correspond tout naturellement le conte merveilleux, tous deux un peu désuets ; au code naturel correspond le conte historique, chargé d'explorer la nature dans sa moyenne et dans ses exceptions, cette nature qui a ses moutons et ses grands fauves, même dans les

salons ; conte historique qui ne doit pas oublier d'être plaisant, comme il faut que l'homme concilie le code naturel et le code civil par la sociabilité¹⁷ ». Il est permis en effet de considérer les contes des années 1770 comme une sorte de laboratoire, d'expérimentation pratique de la réflexion politique qui se construit alors.

- 13 S'éloignant catégoriquement de l'abstraction spéculative chère aux physiocrates – le livre de Le Mercier de La Rivière est à ranger « dans la classe des utopies »¹⁸ –, refusant tout autant les dérives poétiques de l'imagination, Diderot entend rétablir une juste mesure en endossant le frac du conteur historique :

Il y a enfin le conte historique, tel qu'il est écrit dans les *Nouvelles* de Scarron, de Cervantès, etc. – Au diable le conte et le conteur historiques ! c'est un menteur plat et froid. – Oui, s'il ne sait pas son métier. Celui-ci se propose de vous tromper, il est assis au coin de votre âtre ; il a pour objet la vérité rigoureuse ; il veut être cru ; il veut intéresser, toucher, entraîner, émouvoir, faire frissonner la peau et couler les larmes ; effets qu'on n'obtient point sans éloquence et sans poésie. Mais l'éloquence est une source de mensonge, et rien de plus contraire à l'illusion que la poésie ; l'une et l'autre exagèrent, surfont, amplifient, inspirent la méfiance. Comment s'y prendra donc ce conteur-ci pour vous tromper ? Le voici : il parsèmera son récit de petites circonstances si liées à la chose, de traits si simples, si naturels, et toutefois si difficiles à imaginer, que vous serez forcé de vous dire en vous-même : « Ma foi, cela est vrai ; on n'invente pas ces choses-là ». C'est ainsi qu'il sauvera l'exagération de l'éloquence et de la poésie ; que la vérité de la nature couvrira le prestige de l'art, et qu'il satisfera à deux conditions qui semblent contradictoires, d'être en même temps historien et poète, véridique et menteur.

- 14 et de conclure :

Que l'artiste me fasse apercevoir au front de cette tête une cicatrice légère, une verrue à l'une de ses tempes, une coupure imperceptible à la lèvre inférieure et d'idéale qu'elle était, à l'instant la tête devient un portrait ; une marque de petite vérole au coin de l'œil ou à côté du nez, et ce visage de femme plus celui de Vénus ; c'est le portrait de quelqu'une de mes voisines. Je dirai donc à nos conteurs historiques : vos figures sont belles, si vous voulez ; mais il y manque la verrue à la tempe, la coupure à la lèvre, la marque de petite vérole à côté du nez qui les rendraient vraies ; et comme disait mon ami Caillot : « Un peu de poussière sur mes souliers, et je ne sors pas de ma loge, je reviens de la campagne »¹⁹

- 15 On nous pardonnera cette citation un peu longue de lignes si souvent appelées à témoigner des options poétiques de l'écrivain. En l'espace de deux paragraphes, le critique d'art des *Salons*, le narrateur, le philosophe et le dramaturge se rejoignent pour réclamer cette vérité qui, seule, permet au conteur d'atteindre son public, de l'amener à dépasser l'émotion produite par le beau récit, qu'il devine chimérique, et l'investir du questionnement nécessaire. L'effet de réel, que le nouveau roman vouera aux gémonies à l'heure où la littérature entrera dans l'« ère du soupçon », permet à Diderot de sortir de l'impasse, il est la condition *sine qua non* de son écriture mystificatrice. Pierre Chartier l'a brillamment démontré, « la force et l'importance de la mystification selon Diderot, dont le conte des *Amis* est le modèle supérieur, provient de la combinaison subtile de ce mensonge infinitésimal, celui que théorise la Postface, avec la mise en évidence d'un enjeu philosophique majeur, révélé par le système de l'énonciation [...], et dont le signifié général reste celui que Kant reprend et résume dans son essai sur les Lumières de 1784 : *sapere aude*, ose user de ton propre entendement !²⁰ ».

- 16 À la passivité du « spectateur de récit », Diderot préfère la participation, fût-elle contestataire, du lecteur intelligent qui, seul, pourra tirer parti de cette mystification complice. Michel Delon l'explique clairement, « Diderot concilie les deux faces du

paradoxe résumée par le titre *Ceci n'est pas un conte* en perfectionnant l'illusion et dévoilant ses trucs, en mystifiant son lecteur pour le démystifier ensuite²¹ ». La polysémie du mot *conte* autorise le jeu de mot. Le déni d'identité – *ceci n'est pas un conte* – permet à l'auteur de se démarquer du conte de fées et du conte moral donneur de leçons. Plus important sans doute, il sépare le récit qu'on va lire – et ceux qui lui sont apparentés – de la *fabula* mensongère en l'inscrivant dans le réel. Au traditionnel *il était une fois*, Diderot substitue le pragmatique *il y avait ici...*

- 17 On le sait depuis la grande étude de Robert Mauzi²², l'idée de bonheur est au centre de la réflexion philosophique du XVIII^e siècle. Il ne s'agit plus de parier sur la béatitude du salut éternel mais d'assurer à l'homme la réalisation de son bonheur terrestre, immanent. Fidèle à la pensée de Shaftesbury, Diderot institue la morale comme garant du bonheur de l'homme. On reconnaîtra avec Claude Blum trois grands principes immuables dans la pensée du philosophe : « le devoir de l'homme est d'être heureux ; la vertu est nécessaire au bonheur ; il faut contribuer au bonheur des autres pour être vertueux »²³. On comprend dès lors le lien étroit qui unit la morale et la politique : les lois, destinées à assurer le bon fonctionnement de la société dans l'intérêt de tous, doivent s'efforcer de respecter l'harmonie entre les trois codes, tout en privilégiant les impératifs de la morale naturelle. Les contes de 1770 sont politiques en ce qu'ils s'interrogent, et nous invitent à nous interroger, sur les délicates relations entre l'individu et le groupe, sur la compatibilité relative entre la liberté individuelle et le bien collectif.
- 18 On distinguera deux axes thématiques majeurs dans les textes dont il est ici question : l'intégration de la sexualité dans le fonctionnement social et le respect des lois, tous deux assortis d'une réflexion sur *l'inconséquence du jugement public de nos actions particulières*, pour reprendre le titre choisi par M. de Vandeuil pour désigner *Madame de La Carlière*.
- 19 On s'étonnera peut-être de voir traiter la sexualité comme un motif *politique* à part entière. La chose est pourtant indiscutable, Diderot associe clairement la problématique des relations hommes/femmes aux apories de la morale, et cela depuis la rédaction des *Bijoux indiscrets*. « La satire la plus politique (critique du despotisme, analyse du pouvoir de l'Église sur les consciences grâce à l'hypocrisie et au sentiment du péché) est elle-même dépassée par une conclusion qui s'impose peu à peu, note judicieusement Laurent Loty : puisque les bijoux ont un tel effet sur les mœurs et la politique, il faut penser ensemble sexualité et société²⁴ ». *Ceci n'est pas un conte*, *Madame de La Carlière* et, bien évidemment le *Supplément au voyage de Bougainville* traitent conjointement les questions de l'inconstance, de la sexualité et de l'organisation politique²⁵.
- 20 Composé à la fin de l'année 1772, *Ceci n'est pas un conte* fut publié dans la *Correspondance littéraire* de Grimm en avril 1773. Conçu sous forme de diptyque, l'opuscule fait se répondre deux récits en miroir, celui des amours malheureuses du brave Tanié pour « l'indigne et cruelle Reymer » d'un côté, de la dévouée M^{lle} de la Chaux pour le vilain Gardeil de l'autre. La linéarité du tissu narratif est sans cesse rompue par l'intrusion de dialogues entre le conteur et son interlocuteur. Quoi de plus normal ? « Lorsqu'on fait un conte, c'est à quelqu'un qui l'écoute ; et pour peu que le conte dure, il est rare que le conteur ne soit pas interrompu quelquefois par son auditeur ». Dévoilant ses cartes, Diderot ajoute : « Voilà pourquoi j'ai introduit dans le récit qu'on va lire, et qui n'est pas un conte ou qui est un mauvais conte, si vous vous en doutez, un personnage qui

fasse à peu près le rôle du lecteur²⁶ ». Le début *in medias res* ne doit pas nous abuser, l'histoire ne commencera pas avant deux bonnes pages, le temps pour l'auteur et son allocutaire d'échanger quelques propos.

- 21 Le dialogue, qui, dans ce cas bien précis, sert somme toute de caution à la vérité du conte, a chez Diderot une importance capitale, les commentateurs n'ont cessé d'y insister. Jean Ehrard y revient et met l'accent sur sa fonctionnalité : « Ainsi travaillé par le dialogue, le récit devient instrument de recherche : une vraie recherche qui ne sait pas d'avance ce qu'elle va trouver, progresse par remises en cause de ce qui semblait acquis, renouvelle de moment en moment non seulement ses hypothèses, mais ses interrogations, au point de faire bien vite oublier son point de départ²⁷ ». Cette analyse sera plus sensible encore dans *l'Entretien d'un père avec ses enfants*.
- 22 « Il faut avouer qu'il y a des hommes bien bons et des femmes bien méchantes²⁸ ». L'incipit est abrupt, destiné à mettre en scène les protagonistes de cette histoire, présentés comme de vieilles connaissances du narrateur et de son vis-à-vis. La parité tellement à la mode aujourd'hui est respectée, la deuxième histoire inverse la perspective : « Et puis s'il y a des femmes très méchantes et des hommes très bons, il y a aussi des femmes très bonnes et des hommes très méchants²⁹ ». L'authenticité du récit est aussitôt réaffirmée – « ce que je vais ajouter n'est pas plus un conte que ce qui précède » –, M^{lle} de La Chaux et son amant Gardeil ne sont pas des créations de l'esprit, nombreux sont ceux qui les ont connus³⁰. À l'issue de son double exposé, le narrateur conclut, avec une logique quasi syllogistique : « L'homme et la femme sont deux bêtes très malfaisantes ». Suffit-il de s'en tenir à ce constat désabusé aux accents rousseauistes ? Assurément non, telle n'est pas la « leçon » de *Ceci n'est pas un conte*. La Reymer et Gardeil sont des individus peu fréquentables, soit ! Diderot partage nos antipathies. Mais faut-il pour autant condamner leur comportement en se réclamant des lois de la nature ? La réponse, cette fois, est moins catégorique.
- 23 On a souvent comparé les contes de Diderot avec les *Chroniques italiennes* de Stendhal et, plus encore, avec les *Nouvelles exemplaires* de Cervantès dont l'auteur lui-même se réclame. Encore faut-il s'entendre : ces récits sont exemplaires, certes, mais dans la mesure où les cas qu'ils proposent à l'examen clinique – la métaphore médicale s'impose – sont uniques, chaque situation est à envisager dans sa singularité. L'attitude de Gardeil envers M^{lle} de La Chaux est inqualifiable et manque de la plus élémentaire sym-pathie, mais l'érosion de ses sentiments est-elle répréhensible ?
- Mais apprenez-moi pourquoi vous ne m'aimez plus. – Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que j'ai commencé sans savoir pourquoi, que j'ai cessé sans savoir pourquoi, et que je sens qu'il est impossible que cette passion revienne³¹.
- 24 La réplique, digne du théâtre de Marivaux, est cruellement réaliste. Le sentiment amoureux est imprévisible, il échappe à la maîtrise rationnelle. Malgré un sincère attachement au docteur Le Camus, M^{lle} de La Chaux se sent pour lui incapable du moindre amour. « Je ne crois pas qu'un cœur puisse tomber en de meilleures mains. Je prêche le mien du matin au soir en votre faveur ; mais a beau prêcher qui n'a envie de bien faire », regrette-t-elle avant de lui avouer : « Voulez-vous coucher avec moi ? Vous n'avez qu'à dire. Voilà tout ce que je puis faire pour votre service ; mais vous voulez être aimé, et c'est ce que je ne saurais³² ».
- 25 La nature humaine est ainsi faite « qu'on peut être inconstant en amour, se piquer même de peu de religion avec les femmes, sans être dépourvu d'honneur et de probité ; qu'on n'est le maître d'arrêter une passion qui s'allume, ni d'en prolonger une qui

s'éteint ; qu'il y a déjà assez d'hommes dans les maisons et les rues qui méritent à juste titre le nom de coquins, sans inventer des crimes imaginaires qui les multiplieraient à l'infini³³ ». Voilà les seules conclusions auxquelles l'observateur impartial pourrait souscrire. « Mais mettez la main sur la conscience et dites-moi, vous, monsieur l'apologiste des trompeurs et des infidèles, si vous prendriez le docteur de Toulouse pour votre ami. Vous hésitez ? Tout est dit ». Le philosophe s'incline devant l'évidence de ces principes, l'individu Diderot, lui, sait qu'il ne saurait y adhérer sans réserve. Le père d'Angélique choisit pour sa fille le très sérieux Abel-François-Nicolas Caroillon de Vandeul...

- 26 Rédigé exactement à la même époque et publié un mois après *Ceci n'est pas un conte* dans la *Correspondance littéraire*, *Madame de la Carlière* se donne à lire comme son indispensable complément. Le personnage éponyme, exacte antithèse des scélérats de *Ceci*, se révèle rapidement tout aussi inhumain. Irréprochablement vertueuse, la belle veuve semble prétendre à des aspirations légitimes en réclamant du chevalier Desroches une fidélité sans faille. Le marché est dépourvu d'ambiguïté, libre à lui de le refuser :

Parlez-moi, chevalier, parlez-moi nettement ; ou je deviendrai votre épouse, ou je resterai votre amie ; l'alternative n'est pas cruelle. [...] Refusez-moi, refusez-moi, si vous croyez que je me mette à trop haut prix. Loin d'en être offensée, je jetterai mes bras autour de votre cou, et l'amour de celles que vous avez captivées, et les fadeurs que vous leurs avez débitées, ne vous auront jamais valu un baiser aussi sincère, aussi doux que celui que vous aurez obtenu de votre franchise et de ma reconnaissance³⁴.

- 27 L'amoureux prétendant y souscrit cependant en toute bonne foi, bien convaincu de ne jamais faillir à son serment... jusqu'au jour où, presque par hasard, il commet l'irréparable dans les bras d'une autre, pour laquelle d'ailleurs il n'éprouve guère de sentiments. L'épouse bafouée est intraitable, elle quitte l'infidèle et s'en va cacher son chagrin chez sa mère. Les catastrophes se succèdent, les personnages meurent les uns après les autres, sous les yeux du malheureux Desroches qui, impuissant, se voit traîné dans la boue par l'opinion publique. Ce rapide résumé suffit à exposer les faits, l'intérêt du conte est à chercher ailleurs.
- 28 Laurent Versini a raison de le rappeler, « tous les contes de Diderot sont en quelque sorte un commentaire vivant et concret de l'article "Indissoluble" de l'*Encyclopédie*³⁵ ». Ce dernier, en effet, avait été rédigé par Diderot et stigmatisait l'inadéquation entre la législation matrimoniale et la constitution des êtres :

Le mariage est un engagement *indissoluble*. L'homme sage frémit à l'idée seule d'un engagement *indissoluble*. Les législateurs qui ont préparé aux hommes des liens *indissolubles*, n'ont guère connu son inconstance naturelle. Combien ils ont fait de criminels & de malheureux ?

- 29 La métaphore météorologique qui encadre *Madame de La Carlière* et le *Supplément au voyage de Bougainville* prend alors tout son sens. Quoi de plus insensé « qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des antres qui menacent ruine, au bas d'une roche qui tombe en poudre, au pied d'un arbre qui se gerce, sur une pierre qui s'ébranle ?³⁶ ». L'inconstance humaine est à l'image des variations climatiques. Il est absurde de vouloir soumettre la sexualité à des règles incompatibles avec les lois dictées par le code naturel.
- 30 Si elle s'inscrit dans la démarche heuristique dont nous parlions plus haut, *Madame de La Carlière* est avant tout une fiction herméneutique, une réflexion sur l'inconséquence du

jugement public de nos actions particulières. Tout, en effet, est ici question d'interprétation. Comme il le fera dans *Jacques le fataliste*, Diderot s'amuse à explorer tous les possibles narratifs. « Que se serait-il passé si... ». La phrase à peine posée, l'histoire se modifie aussitôt à la manière d'un kaléidoscope.

- 31 Rappelons-le, Diderot accorde moins d'importance dans ce récit à la rupture du couple Desroches qu'à sa réécriture par une tourbe inconséquente :

C'est ici que je vous prie de détourner vos yeux, s'il se peut, de M^{me} de la Carlière pour les fixer sur le public, sur cette foule imbécile qui nous juge, qui dispose de notre honneur, qui nous porte aux nues ou qui nous traîne dans la fange, et qu'on respecte d'autant plus qu'on a moins d'énergie et de vertu. Esclaves du public, vous êtes les fils adoptifs du tyran³⁷.

- 32 « La présence de Dieu est moins redoutable pour nous que le jugement de nos semblables » « C'est qu'ils sont en bien comme en mal alternativement panégyristes ridicules ou censeurs absurdes ; l'événement est toujours la mesure de leur éloge ou de leur blâme³⁸ » ! Le jugement moral que l'on peut porter sur l'infidélité est ridicule, le préjugé du vulgaire, toujours prompt à s'immiscer dans les affaires d'autrui, le rend extrêmement dangereux.

- 33 « Le travail du jugement public, explique Christiane Frémont, fait un tissu des événements singuliers, en les nouant tous ensemble par un même fil continu : la méchanceté du chevalier Desroches³⁹ ». Dès lors, les événements semblent s'enchaîner selon une imparable logique de cause à effets, qui relève en réalité bien moins de la raison que de la croyance. « Le jugement public révèle ci-devant sa vraie nature, son pouvoir religieux, qui sait contraindre la victime à se reconnaître coupable, sans autre argument que les pierres et les imprécations de la foule⁴⁰ ». La dérive fanatique de ces comportements irrationnels est redoutable, encouragée par des lois ineptes qui témoignent au quotidien d'un conflit entre les codes naturel, civil et religieux. On le voit, l'inscription de la sexualité dans la sphère du politique s'exprime clairement :

Et puis j'ai mes idées, peut-être justes, à coup sûr bizarres, sur certaines actions que je regarde moins comme des vices de l'homme que comme des conséquences de nos législations absurdes, sources de mœurs aussi absurdes qu'elles et d'une dépravation que l'appellerais volontiers artificielle. Cela n'est pas trop clair, mais cela s'éclaircira peut-être une autre fois⁴¹.

- 34 Diderot y reviendra, quelques années plus tard, dans ses *Observations sur le Nakaz* :

Je crois que les mœurs sont des conséquences des lois ; un peuple sauvage a des mœurs lorsqu'on y observe les lois naturelles [...]. Un peuple policé a des mœurs lorsqu'on y observe également les lois naturelles et civiles. Les mœurs sont bonnes lorsque les lois observées sont bonnes, mauvaises quand les lois observées sont mauvaises ou ne sont point observées⁴².

- 35 « Cela n'est pas trop clair, mais cela s'éclaircira peut-être une autre fois », concluait le conteur. L'éclaircissement ne se fera pas longtemps attendre, puisqu'on le trouve dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, explicitement présenté comme la suite de cet entretien. Laurent Versini a bien montré le lien qui unit *Ceci n'est pas un conte*, *Madame de La Carlière* et le *Supplément au voyage de Bougainville*⁴³. Le rapport de l'un à l'autre est renforcé par la métaphore climatique. Cette dernière devient, narrativement parlant, une sorte de déictique temporel assurant la transition entre les œuvres : A et B, qui s'étaient séparés sous une voûte étoilée dans *Madame de La Carlière* se retrouvent le lendemain matin pour débattre du *Voyage de Bougainville*, dont la publication alimentait alors les conversations parisiennes.

- 36 Le *Supplément* est l'exact contemporain des précédents. Diderot entame la rédaction dans le courant de 1771, il y travaille encore durant l'été 1772, il y revient une dernière fois dans le courant de l'année 1780 lorsqu'il y adjoint l'épisode de Polly Baker que l'on trouve également dans l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal⁴⁴. Nous ne nous livrerons pas ici à une lecture approfondie d'un texte si souvent étudié par la critique. Nous nous contenterons de montrer en quoi il peut être perçu comme le pivot de l'ensemble des contes politiques des années 1770 qui, à bien y réfléchir, constituent une sorte de recueil virtuel extrêmement cohérent.
- 37 Une première lecture, trop rapide, du *Supplément* pourrait laisser penser que Diderot renonce cette fois à l'ancrage dans le réel pour se laisser gagner par l'abstraction de la fiction utopique. La société idéale que nous présente Orou est en tout point conforme à l'idée que ce dernier se fait du code naturel – monstrueusement phallocrate au demeurant – et repose sur le respect absolu d'une morale utilitaire, totalement incompatible avec la liberté individuelle la plus élémentaire. Comme la plupart des utopies, la société tahitienne n'échappe pas à la dérive totalitaire et à une déshumanisation dangereuse. La qualité des relations humaines y est mesurée à l'aune de la valeur « économique » des individus, on n'est respectable à Tahiti que si l'on est profitable au groupe !
- 38 Anthony Strugnell a longuement commenté cette contradiction apparente de la pensée diderotienne : comment concilier cette suprématie absolue du collectif avec le respect de la dignité individuelle ? Si l'utilitarisme tahitien se révélait le modèle absolu de société idéale, on ne pourrait plus conférer au philosophe le titre d'humaniste dont il se trouve aujourd'hui gratifié. En réalité, explique Strugnell, le recours à la fiction permet à Diderot de poursuivre son enquête sans s'imposer les limites de la pensée spéculative. Les principes méritent d'être exposés, leur validité ne peut être « labellisée » qu'à l'issue d'une mise en pratique convaincante⁴⁵. Dans cette optique, on rejoindra une nouvelle fois Pierre Hartmann qui analyse le *Supplément* comme « une *fiction heuristique* contradictoirement chargée de véhiculer la puissance contestataire du mythe, d'en dissoudre les prestiges et de faire surgir de ses décombres les prémisses d'un authentique savoir ethnologique, [...] un savoir qui nous renseignerait, par réfraction, sur la nature et les dysfonctionnements de notre propre société⁴⁶ ».
- 39 La peinture d'Otaïti n'est pas une projection téléologique, comme le sont généralement les utopies ; elle est davantage un prétexte pour rappeler le nécessaire équilibre entre les trois codes et mettre en évidence les faiblesses de la société dite civilisée. En ce sens, le dialogue entre Orou et l'aumônier français est fondamentalement dialectique. Il ne s'agit pas de choisir entre deux modes de vie totalement antinomiques et pratiquement inconciliables, mais de chercher à transcender les oppositions pour rejoindre au plus près les exigences de la morale universelle.
- 40 Les questions liées à la sexualité sont au cœur du débat. Comme dans les autres contes, Diderot dénonce l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas. Toutefois, Georges Benrekassa a raison de le rappeler, « cela ne se fait pas au profit d'un libertinage, mais d'un *eros* qui serait à la fois naturel, libéré et « rationnel » car le « code naturel » est révolu⁴⁷ ». Les idées défendues dans *Ceci* et *Madame de La Carlière* sont exposées avec un plus grand didactisme, en raison de l'utilisation systématique du dialogue heuristique. Le *Supplément au voyage de Bougainville* tient davantage de l'exposé que du récit, même s'il peut être considéré comme un conte à part entière.

41 Des réflexions sur la fidélité et le mariage, les personnages en viennent à débattre de religion et de législation.

42 La société européenne ne pourra jamais atteindre au bonheur si elle ne s'efforce pas au plus vite de limiter les contradictions entre les trois codes qui régissent ses lois. Orou résume clairement la situation :

Et où en serais-tu réduit, si tes trois maîtres, peu d'accord entre eux, s'avisent de te permettre, de t'enjoindre et de te défendre la même chose, comme je pense qu'il arrive souvent ? Alors pour plaire au prêtre, il faudra que tu te brouilles avec le magistrat ; pour satisfaire le magistrat, il faudra que tu mécontentes le grand Ouvrier ; et pour te rendre agréable au grand Ouvrier, il faudra que tu renonces à la nature. Et sais-tu ce qui en arrivera ? C'est que tu les mépriseras tous les trois, et que tu ne seras ni homme, ni citoyen, ni pieux⁴⁸.

43 À la question « Qu'entendez-vous donc par des mœurs ? », B répond en reprenant presque terme à terme l'argumentation du Tahitien :

J'entends une soumission générale et une conduite conséquente à des lois bonnes ou mauvaises. Si les lois sont bonnes, les mœurs sont bonnes. Si les lois sont mauvaises, les mœurs sont mauvaises. Si les lois, bonnes ou mauvaises, ne sont point observées, la pire condition d'une société, il n'y a point de mœurs. Or comment voulez-vous que les lois s'observent quand elles se contredisent ? Parcourez l'histoire des siècles et des nations tant anciennes que modernes, et vous trouverez les hommes assujettis à trois codes, le code la nature, le code civil et le code religieux, et contraints d'enfreindre alternativement ces trois codes qui n'ont jamais été d'accord ; d'où il est arrivé qu'il n'y a eu dans aucune contrée, comme Orou l'a deviné de la nôtre, ni homme, ni citoyen, ni religieux⁴⁹.

44 Les lois sont nécessaires pour permettre aux hommes de vivre ensemble mais la Loi naturelle, immuable et essentielle, reste l'idéal à atteindre. Quelque policée qu'elle soit, la France des Lumières est une société dénaturée qui a perdu ses repères. B énumère à A les hérésies barbares de la civilisation chrétienne⁵⁰ avant de conclure, quelque peu désabusé :

Voulez-vous savoir l'histoire abrégée de presque toute notre misère ? La voici. Il existait un homme naturel : on a introduit au-dedans de cet homme un homme artificiel ; et il s'est élevé dans la caverne une guerre continuelle qui dure toute la vie. Tantôt l'homme naturel est le plus fort ; tantôt il est terrassé par l'homme moral et artificiel ; et, dans l'un et l'autre cas, le triste monstre est tiraillé, tenaillé, tourmenté, étendu sur la roue ; sans cesse gémissant, sans cesse malheureux, soit qu'un faux enthousiasme de gloire le transporte et l'enivre, ou qu'une fausse ignorance le courbe et l'abatte⁵¹.

45 Le retour à l'état de nature est un sujet d'actualité en cette seconde moitié du XVIII^e siècle. Les écrits de Rousseau, honteusement mésinterprétés par ses détracteurs, font couler beaucoup d'encre et alimentent la polémique. On connaît les divergences qui opposaient Diderot et le Genevois. Se seraient-ils à nouveau accordés sur le mythe du bon sauvage ? On aurait tort de conclure trop vite. « Pas plus qu'il n'autorise [l'homme social] à transgresser les règles du code moral en vigueur, [Diderot] ne l'invite pas à rentrer dans la forêt, explique Estrella de la Torre-Giménez⁵². C'est par l'accord, progressivement réalisé, entre le Code Civil et le code de la nature, que la société civile doit se rapprocher du paradis tahitien ». Le philosophe y insiste dans la *Réfutation d'Helvétius*, « si Rousseau, au lieu de nous prêcher le retour dans la forêt, s'était occupé à imaginer une espèce de société moitié policée et moitié sauvage, on aurait eu, je crois, bien de la peine à lui répondre »⁵³. Il y a peu de chances pour que l'Européen comprenne ses erreurs. « Cependant il est des circonstances extrêmes qui ramènent

l'homme à sa première simplicité [:] La misère et la maladie, deux grands exorcistes »⁵⁴. C'est ce qu'il s'était employé à démontrer dans *Les Deux Amis de Bourbonne*.

- 46 L'ouvrage est important. Premier de la « série », il fut composé dans le courant de 1770 et publié en décembre de la même année dans la *Correspondance littéraire*, avant d'être réédité, dans une version revue et augmentée, dans un volume d'*Idylles* de son ami Salomon Gessner, en compagnie de *l'Entretien d'un père avec ses enfants*⁵⁵. Diderot y « théorise » sa poétique du conte dans les dernières pages, déjà partiellement citées, qui servent de postface au récit.
- 47 Les circonstances qui ont présidé à la rédaction des *Deux Amis de Bourbonne* – encore une formidable mystification ! – sont trop connues pour qu'on s'y attarde. On rappellera seulement que l'écrivain entendait gentiment faire la nique à son ami Saint-Lambert dont les *Deux Amis, conte iroquois* recueillait alors un fort joli succès. « Nous avons employé quelques moments doux de nos soirées à faire des contes à Naigeon, écrit-il à Grimm le 8 septembre ; mais des contes quelquefois si vrais qu'on y pouvait donner sans être un imbécile. Parmi ces contes, vous en verrez un où, sous les noms d'Olivier et de Félix, je fais une critique des *Deux Amis* de Saint-Lambert, si fine que lui-même peut-être ne s'en apercevrait pas⁵⁶ ».
- 48 Les personnages diderotiens ressemblent en effet à s'y méprendre aux Iroquois Tolho et Mouza, à cette différence près qu'on pourrait les rencontrer chaque jour dans la campagne champenoise ! « On n'invente pas ces choses-là⁵⁷ », la vérité se trouve une fois encore convoquée à légitimer le discours. Subtile perversion du conte moral, le conte historique oppose « la réponse de la réalité à l'idéalisation trompeuse, de la lucidité à l'illusion volontaire⁵⁸ ».
- 49 Avec cette histoire exemplaire d'une indéfectible amitié « animale » – le terme est de lui –, Diderot renouvelle les questions des Lumières sur le primitivisme et l'état de nature. Félix et Olivier, ces misérables gueux que poursuit la justice, ont su préserver la pureté des sentiments authentiques :
- Félix était un gueux qui n'avait rien ; Olivier était un autre gueux qui n'avait rien : dites-en autant du charbonnier, de la charbonnière et des autres personnages de ce conte, et concluez qu'en général il ne peut guère y avoir d'amitiés entières et solides qu'entre des hommes qui n'ont rien. Un homme est alors toute la fortune de son ami, et son ami est toute la sienne⁵⁹.
- 50 À l'inhumanité du juge Colleau et du curé Papin⁶⁰, incarnations des codes civil et religieux, l'auteur oppose la simplicité naturelle des deux amis. La véritable amitié « est plutôt dans une société de philosophes dégagés des croyances qui nous assujettissent aux « lois » artificielles dépendues par les représentants fanatiques du trône [...] et ceux de l'autel », commente Pierre Chartier⁶¹.
- 51 En choisissant ses protagonistes dans le petit peuple des campagnes plutôt que dans l'aristocratie française, Diderot insiste sur la dimension pragmatique des questions soulevées, dimension rendue plus manifeste encore par le contraste issu de la confrontation avec les champêtres *Idylles* du poète suisse. Michel Delon l'explique, « l'insertion des *Deux Amis de Bourbonne* parmi les *Idylles* de Gessner établit ainsi une relation entre la lutte des campagnards pour leur survie et les combats des patriotes suisses, héritiers d'un idéal antique. [...] Le conteur des *Deux Amis de Bourbonne* [...] réclame pour les plus modestes et les plus démunis une grandeur héroïque qui semblait réservée à la noblesse de bien éloignée dans le temps et dans l'espace⁶² »

- 52 Mais l'œuvre ne saurait être perçue pour autant comme un manifeste engagé et dénonciateur. On chercherait en vain, dans *Les Deux amis de Bourbonne*, un quelconque programme politique destiné à éradiquer la misère des régions rurales. Le texte reste littéraire avant tout, son réalisme n'a rien à voir encore avec les fictions militantes du XIX^e siècle. En revanche, *l'Entretien d'un père avec ses enfants* s'éloigne davantage du littéraire pour aborder directement les problèmes posés par les situations quotidiennes et chercher à y apporter les réponses les plus acceptables. Anthony Strugnell l'a bien montré, *Ceci n'est pas un conte*, *Madame de la Carlière* et *Les Deux Amis de Bourbonne* rencontrent un enjeu essentiellement artistique – tout comme *Jacques* et *Le Neveu* – alors que le *Supplément* et *l'Entretien* ont des visées nettement plus polémiques⁶³.
- 53 Ce dernier conte connaîtra lui aussi plusieurs versions, jusqu'à l'édition posthume de Naigeon, en 1798, où seront intégrés les derniers ajouts et les ultimes remaniements. Le philosophe y traite du danger de se mettre au-dessus des lois, en posant à ses interlocuteurs différents cas de conscience dans la ligne des dilemmes moraux soumis à l'appréciation de Sophie Volland dans la correspondance. Dans chacun d'eux, la loi civile et la loi religieuse semblent en totale contradiction avec le bon sens, la sensibilité et la raison. Le conte n'apporte aucune réponse définitive, les positions s'affrontent et se contredisent sans aboutir à de réelles certitudes. Diderot parvient à défendre les différents points de vue avec la même puissance rhétorique. « Mes pensées ce sont mes catins » !
- 54 Le dialogue s'ouvre sur un premier *casus deliberandi*. Le père Diderot expose à ses enfants le dilemme auquel il a été confronté plusieurs années plus tôt et dont le souvenir reste douloureux. Mandaté par les héritiers putatifs – de pauvres et braves gens – pour régler la succession du vieux curé de Thivet, décédé alors qu'il était presque centenaire, le coutelier découvre avec stupéfaction dans un coffret rempli de vieux papiers « un testament, dont la date était si ancienne, que ceux qu'il en nommait exécuteurs n'existaient plus depuis vingt ans !⁶⁴ ». Le document, dont on pouvait douter de la validité – le curé n'en avait-il pas oublié jusqu'à l'existence ? – instituait comme légataires universels de riches libraires parisiens au dessus du besoin. Revenu de sa surprise, le père hésite : doit-il faire disparaître le document pour permettre à la famille de jouir d'un bien tout à fait mérité et, surtout, nécessaire à sa survie ? Doit-il, au contraire, respecter scrupuleusement la loi et faire connaître l'existence de l'autographe aux ayants droit ?
- 55 La conversation entre Denis le philosophe, son frère l'abbé, sa sœur et leur vieux père, auxquels viennent s'adjoindre différents intervenants de passage – le docteur Bissei, le prieur, le notaire et lieutenant de police Dubois, le chapelier et l'ingénieur – dérive. Plusieurs cas de conscience sont ainsi soumis à l'assemblée, chacun exposant ses sentiments avec le plus d'objectivité possible. Les contradictions ne tardent pas à apparaître et le lecteur, étonné, rencontre parfois dans la bouche de Moi, transposition littéraire de l'auteur lui-même⁶⁵, des propos jugés aujourd'hui inacceptables. Son souci de la préservation du Bien commun l'amène en effet à réclamer qu'on refuse au criminel malade les soins nécessaires à son rétablissement :
- Il y a une fonction commune à tout bon citoyen, à vous, à moi, c'est travailler de toute notre force à l'avantage de la république, et il me semble que ce n'en est pas un pour elle que le salut d'un malfaiteur, dont incessamment les lois la délivreront⁶⁶

- 56 Il s'empresse pourtant de réfuter ses propres arguments par l'intermédiaire du docteur Bissei, dont les objections sont imparables et ne sauraient laisser indifférent le philosophe :

Ce que vous me dites de Nivet, un janséniste me le dira d'un moliniste, un catholique d'un protestant. Si vous m'écartez du lit de Cartouche, un fanatique m'écartera du lit d'un athée. C'est bien assez que d'avoir à doser le remède, sans avoir encore à doser la méchanceté qui permettrait ou non de l'administrer.

- 57 Les exemples particuliers permettent de faire avancer la discussion et d'élever le débat au niveau des principes. La loi doit-elle demeurer incontournable en toute circonstance ? C'est en tout cas l'avis de l'abbé, digne représentant du code religieux. Moi, en revanche, se montre plus nuancé, « la philosophie se tait où la loi n'a pas le sens commun⁶⁷ ». Il s'oppose farouchement à l'autorité abusive des hommes d'église. Aussi tance-t-il son père de lourdes réprimandes :

Il fallait écouter votre cœur qui n'a cessé de réclamer depuis, et qui en savait plus que votre imbécile Bouin, dont la décision ne prouve que l'autorité redoutable des autorités religieuses sur les têtes les mieux organisées, et l'influence pernicieuse des lois injustes, des faux principes sur le bon sens et l'équité naturelle⁶⁸.

- 58 « Aucun homme n'a reçu le droit de la nature de commander aux autres », enseignait l'article « Autorité politique » de l'*Encyclopédie*, *a fortiori* quand son pouvoir est illégitime... La relation contractuelle qui unit l'individu à la société repose sur des règles élémentaires qu'il convient de respecter, en se rappelant toutefois qu'elles sont faillibles. Comme telles, elles demeurent susceptibles d'amendements lorsqu'elles s'avèrent contraires à la loi naturelle :

Est-ce que l'homme n'est pas antérieur à l'homme de loi ? Est-ce que la raison de l'espèce humaine n'est pas tout autrement sacrée que la raison d'un législateur. Nous nous appelons civilisés, et nous sommes pires que des sauvages. Il semble qu'il nous faille encore tourner pendant des siècles, d'extravagances en extravagances et d'erreurs en erreurs, pour arriver où la première étincelle de jugement, l'instinct seul, nous eût menés tout droit⁶⁹.

- 59 Aucun texte n'est sacré, Diderot refuse que l'on transforme le code civil en Bible intouchable. « C'est qu'à la rigueur il n'y a point de lois pour le sage, conclut le philosophe. [...] Toutes étant sujettes à des exceptions, c'est à lui qu'il appartient de juger des cas où il faut s'y soumettre ou s'en affranchir⁷⁰ ». Les citoyens, hélas, ne jouissent pas tous des mêmes aptitudes intellectuelles et il semble difficile de permettre à tous de devenir les exégètes de la loi. « Je ne serais pas fâché, conclut le père [...], qu'il y eût dans la ville un ou deux citoyens comme toi ; mais je n'y habiterais pas, s'ils pensaient tous de même ». S'il y a *du danger de se mettre au dessus des lois*, il est permis, cependant, de réformer celles qui sont devenues caduques. Les *Observations sur le Nakaz* ne laissent planer aucun doute à se propos dans cette variation sur les dialogues de l'*Entretien* :

Les lois naturelles sont éternelles et communes. Les lois positives ne sont que des corollaires des lois naturelles. Donc les lois positives sont également éternelles et communes. Cependant, il est certain que telle loi positive est bonne et utile dans une circonstance, nuisible et mauvaise dans telle autre ; il est certain qu'il n'y a point de code qu'il ne faille réformer avec le temps. Cette difficulté n'est peut-être pas insoluble ; mais il faut la résoudre⁷¹.

- 60 On l'aura compris à la lecture de ces quelques pages, le conte diderotien n'a plus grand chose de commun avec la fable. La vocation rhétorique est remplacée par une ambition poétique, l'écrivain veut « faire penser » bien plus qu'il ne cherche à convaincre.

L'interactivité avec le lecteur est constante, le texte ne se referme jamais sur un « donné », une leçon péremptoire dégagée des enseignements de l'exemple. En se faisant romancier du roman, l'auteur de *Jacques le fataliste* opérait une subtile déconstruction des mécanismes d'écriture, à l'instar de son maître Cervantès. Devenu conteur historique, il se livre au même travail analytique, confrontant sa vision de l'être social à l'épreuve de la mise en texte. Comme le feront les peintres cubistes au début du ^{xx}e siècle, Diderot décompose la réalité, il fait se juxtaposer les différents points de vue pour laisser la réflexion s'épancher librement, en évitant le piège de la réduction grossière, le confort sclérosant de l'interprétation unique.

- 61 Il est évident qu'une telle vision du monde ne se départit pas d'un certain élitisme. L'*Entretien d'un père avec ses enfants* le montre bien, tous les humains ne sont pas capable de se gouverner en ayant pour seul guide l'instinct inné de la Loi naturelle. « Le remord naît peut-être moins de l'horreur de soi que de la crainte des autres ; moins de la honte de l'action que du blâme et du châtement qui la suivraient s'il arrivait qu'on la découvrit⁷² ». On pourrait presque dire, avec Jean Pommier, que se dessinent dans l'œuvre du philosophe plusieurs niveaux de la morale, une morale exotérique, celle de la foule, et une morale ésotérique, qui serait celle du sage⁷³.
- 62 Les contes des années 1770 s'inscrivent dans le prolongement logique de la pensée du philosophe. Ils constituent le lieu d'expérimentation privilégié de la pensée politique de leur auteur. Convaincu que le Sage est le seul conseiller crédible du Souverain – au sens propre mais aussi, finalement, au sens élargi où l'entend Rousseau – Diderot met son talent au service de ses semblables. Il combat les certitudes du manichéisme chrétien et les sophismes institutionnalisés avec la seule arme dont il dispose mais qu'il manie à merveille : la littérature, par delà Bien et Mal, pour imposer une évidence, la relativité absolue de la morale.

NOTES

1. Diderot, *Pensées philosophiques*, dans *Œuvres*, t. I, Philosophie, éd. établie par Laurent Versini, Paris, Laffont, 1994, p. 28.
2. P. Hartmann, *Diderot, la figuration du philosophe*, Paris, José Corti, 2003, p. 23.
3. *Idem*.
4. *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, nouvelle impression en fac-similé de la première édition de 1751-1780, Stuttgart, Friedrich Frommann Verlag, 1966, vol. 4, p. 111.
5. *Encyclopédie*, *ibid*. Ce deuxième article est de d'Alembert.
6. Voir à ce sujet les remarques de Béatrice Didier dans Diderot, *Contes*, Préface, notes et notice par B. Didier, Paris, Livre de Poche, Librairie générale française, 1998, p. 15 et suiv.
7. Pour se rendre compte de la difficulté et de la variété des choix éditoriaux, on consultera successivement les différentes introductions aux éditions séparées des

contes de Diderot et la justification de leur regroupement dans les éditions de ses œuvres complètes.

8. Diderot, *Œuvres*, t. II, Contes, éd. établie par Laurent Versini, Paris, Laffont, 1994.

9. A. Strugnelli, article « Politique », dans *Dictionnaire de Diderot*, sous la dir. de Roland Mortier et Raymond Trousson, Paris, H. Champion, 1999, p. 410. Sur le rapport de Diderot et de la politique, nous renvoyons en outre à la monographie du même auteur, *Diderot's Politics : a Study of the Evolution of Diderot's political Thought after the Encyclopédie*, Martinus Nijhoff, La Haye, 1973.

10. Diderot, *La Promenade du sceptique*, dans *Œuvres*, ouvr. cité, t. I, Philosophie, 1994, p. 76.

11. Diderot, *Lettre sur les sourds et aveugles*, in *Œuvres*, ouvr. cité, t. IV, Esthétique — Théâtre, 1996, Laffont, 1996, p. 30.

12. *Idem*.

13. R. Mortier, article « Dialogue », in *Dictionnaire de Diderot*, ouvr. cité, p. 141.

L'ensemble des commentateurs et des biographes ont mis en évidence cet infléchissement de la pensée politique de Diderot et sa réfraction dans les textes littéraires.

14. Diderot, *Correspondance*, recueillie, établie et annotée par G. Roth, Paris, Éd. de Minuit, 1955-1970, t. X, *Lettre à Sophie Volland* du 23 août 1770, p. 112.

15. Diderot, *Observations sur le Nakaz*, in *Œuvres*, t. III, Politique, éd. établie par Laurent Versini, Paris, Laffont, 1996, p. 521.

16. Voir G. Stenger, « Diderot et la théorie des trois codes », dans *Ici et ailleurs : le dix-huitième siècle au présent*. Mélanges offerts à J. Proust, Tokyo, 1996, p. 139-158.

17. L. Versini, « Introduction » dans Diderot, *Œuvres*, t. II Contes, p. 14.

18. *Observations sur le Nakaz*, éd. citée, p. 521. L'expression est ici extrêmement dépréciative et, si Diderot se laisse lui aussi aller, dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, à la rêverie utopiste, c'est uniquement dans un but heuristique. On y reviendra.

19. *Les Deux Amis de Bourbonne*, in *Œuvres*, t. II, ouvr. cité, p. 480-481.

20. P. Chartier, « Diderot ou le rire mystificateur », *Dix-huitième siècle*, n° 32, 2000, p. 162-163. Sur cette question, on consultera en outre, du même auteur : « Le conte « historique ». Diderot théoricien de la mystification dans *Les Deux Amis de Bourbonne* », dans *Le Credibile finzioni della storia*, a cura du D. Galligani, Firenze, Centro editoriale toscano, 1996, VIII, p. 1-13. – « Parole et mystification. Essai d'interprétation des *Deux Amis de Bourbonne* », dans *Recherches nouvelles sur quelques écrivains des Lumières*, sous la dir. de J. Proust, Genève, Droz, 1972.

21. Diderot, *Contes et romans*, édition publiée sous la dir. de Michel Delon ; avec la collab. de Jean-Christophe Abramovici, Henri Lafon et Stéphane Pujol, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2004, p. XXXII-XXXIII.

22. R. Mauzi, *L'Idée de bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 (rééd.).

23. C. Blum, article « Morale, vertu », dans *Dictionnaire de Diderot*, ouvr. cité, p. 326. On consultera encore à ce propos R. Mauzi, « Les rapports du bonheur et de la vertu dans l'œuvre de Diderot », dans *Maintenant sur ma route*, Orléans, 1994.

24. L. Loty, article « Bijoux indiscrets », dans *Dictionnaire de Diderot*, ouvr. cité, p. 79-80.

25. Rappelons que la *Correspondance littéraire*, dans laquelle les trois furent publiés successivement, insistait déjà sur leur cohésion : « Le conte qu'on va lire est de monsieur Diderot. Il sera suivi de plusieurs autres du même auteur. On verra ne qu'à la

- fin du dernier la morale et le but secret qu'il s'est proposé ». (Extrait cité par J. Ehrard, « Diderot conteur. L'art de déplacer la question », dans *L'Invention littéraire au XVIII^e siècle : fictions, idées, société*, Paris, PUF, 1997, p. 163).
26. *Ceci n'est pas un conte*, dans Diderot, *Œuvres*, t. II, p. 503.
27. Voir J. Ehrard, « Diderot conteur : l'art de déplacer la question », art. cité, p. 168-169.
28. *Ceci n'est pas un conte*, dans Diderot, *Œuvres*, t. II, p. 504.
29. *Ceci n'est pas un conte*, *ibid.*, p. 508.
30. La plupart des personnages mis en scène dans les contes ont en effet réellement existé.
31. *Ceci n'est pas un conte*, *ibid.*, p. 513.
32. *Ceci n'est pas un conte*, *ibid.*, p. 517.
33. *Ibid.*, p. 519.
34. *Madame de la Carlière*, *ibid.*, p. 526.
35. L. Versini, ouvr. cité, p. 11.
36. *Supplément au voyage de Bougainville*, dans Diderot, *Œuvres*, Contes, t. II, p. 555.
37. *Madame de La Carlière*, p. 534.
38. *Ibid.*, p. 527 et 538.
39. C. Frémont, « Diderot, les contes de la culpabilité », dans *Stanford French Review*, XII, 1988, p. 256.
40. C. Frémont, art. cité, p. 257.
41. *Madame de La Carlière*, p. 539.
42. *Observations sur le Nakaz*, ouvr. cité, p. 525.
43. Dans son introduction déjà citée.
44. Il est évident qu'il existe de nombreux points de convergence entre les contes et les contributions à *l'Histoire des deux Indes*
45. A. Strugnell, *Diderot's Politics*, ouvr. cité, p. 38 et suiv. et p. 52 et suiv.
46. P. Hartmann, ouvr. cité, p. 268.
47. Article « Passions », dans *Dictionnaire de Diderot*, p. 385.
48. *Supplément au voyage de Bougainville*, p. 556.
49. *Ibid.*, p. 570.
50. *Ibid.*, p. 574.
51. *Ibid.*, p. 575.
52. E. de La Torre Giménez, « Le conte moralisant à travers une trilogie de Diderot », dans *Narrativa francesa en el siglo XVIII*, Madrid, Universidad nacional de Educación a distancia, 1988, p. 193.
53. Diderot, *Réfutation d'Helvétius*, dans *Œuvres*, t. I, Philosophie, 1994, p. 903.
54. *Supplément au voyage de Bougainville*, p. 575.
55. *Contes moraux et nouvelles idylles* de Diderot et Salomon Gessner, 1772. Voir à ce propos R. Marchal, « Des satyres parmi les nymphes. *Contes moraux et nouvelles idylles de Diderot et S. Gessner* », *Travaux de littérature*, XIV, 2001, p. 309-319.
56. Diderot, *Correspondance*, recueillie, établie et annotée par G. Roth, Paris, Éd. de Minuit, 1955-1970, t. X, p. 124.
57. Diderot, *Les Deux Amis de Bourbonne*, dans *Œuvres*, t. II Contes, p. 480.
58. Jacques Proust cité par J. Ehrard, art. cité, p. 150. Remarquons que Jean Ehrard juge cette interprétation fondée mais insuffisante à rendre compte des rapports entre les deux formes.
59. Diderot, *Les Deux Amis de Bourbonne*, *ibid.*, p. 481.

60. Le premier est présenté comme « l'âme la plus féroce que la nature ait encore formée » (p. 472). Quant au second, il encourage ses ouailles à concevoir « qu'il [vaut] mieux porter secours à des vertus chrétiennes et malheureuses, qu'à des vertus naturelles et païennes » (p. 479).
61. P. Chartier, article « *Les Deux Amis de Bourbonne* », dans *Dictionnaire de Diderot*, ouvr. cité, p. 137.
62. Diderot, *Contes et romans*, ouvr. cité, p. 1054.
63. A. Strugnell, art. cité, p. 31 et suiv.
64. Diderot, *Entretien d'un père avec ses enfants*, dans *Œuvres*, t. II Contes, p. 484.
65. À ce propos, on se reportera à l'étude de D. Langdon, « The Message of Diderot's *Entretien d'un père avec ses enfants* », *Diderot Studies*, 23, 1988, p. 115-127.
66. *Entretien d'un père avec ses enfants*, p. 486. Sur la relation de Diderot aux peines et délits, on renverra à l'article de Roland Mortier, « Diderot and penal law : objections to Beccaria », dans *Aesthetics and the Literature of Ideas. Essays in honor of A. Owen Aldridge*, Newark, University of Delaware Press, 1990, p. 203-213.
67. *Entretien d'un père avec ses enfants*, p. 494.
68. *Ibid.*, p. 496-497.
69. *Ibid.*, p. 498.
70. *Ibid.*, p. 502.
71. *Observations sur le Nakaz*, p. 513.
72. *Entretien d'un père avec ses enfants*, p. 494.
73. J. Pommier cité par Laurent Versini dans Diderot, *Œuvres*, t. II, Contes, p. 463.
-

RÉSUMÉS

Spéculation et fiction se trouvent intimement mêlées dans l'œuvre de Denis Diderot, sans que l'on puisse jamais totalement isoler le raisonnement abstrait du récit et de la *disputatio*. Le caractère hybride des textes n'est qu'apparent, la fusion entre conceptualisation théorique et actualisation discursive est nécessaire au progrès de la réflexion du philosophe. Les quatre récits courts de forme largement dialoguée que Laurent Versini range pertinemment sous l'étiquette de « contes des années 1770 » – *Les Deux Amis de Bourbonne*, *l'Entretien d'un père avec ses enfants*, *Ceci n'est pas un conte*, *Madame de La Carlière* et le *Supplément au voyage de Bougainville* – constituent un ensemble homogène sur le plan de la composition, du fond et, surtout, de la thématique abordée dans ce volume : le rapport entre le conte et la politique.

La fin des années 1760 et, plus encore, les années 1770 constituent une période charnière dans la pensée de Diderot qui s'oriente de plus en plus nettement vers les problèmes posés par la morale et par la politique. L'approfondissement de la théorie des trois codes – naturel, civil et religieux –, l'interrogation sur le lien qui unit la littérature au vrai et au vraisemblable sont alors au cœur des réflexions de l'écrivain. Les contes qu'il compose à cette époque se révèle le lieu d'expérimentation privilégié de la pensée politique d'un homme qui s'interroge sur les délicates relations entre l'individu et le groupe, la compatibilité relative entre la liberté individuelle et le bien collectif.

Diderot: Political tales and Politic of the tale. Speculation and fiction are closely blended in Denis Diderot's works. Abstract thinking, narrative and *disputatio* are very difficult to take apart at first sight. The truth is that the association of the theoretical reflection and the actualisation by the language is needed to allow the philosophical thought to progress. *Les Deux Amis de Bourbonne*, *l'Entretien d'un père avec ses enfants*, *Ceci n'est pas un conte*, *Madame de La Carlière* et le *Supplément au voyage de Bougainville* – Laurent Versini called them 1770's tales – can be seen as a real whole. They all share the same composition and topic, in relation with the thematic of this issue of *Féeries*: the connection between tale and politics.

The late 1760's years and moreover the 1770's decade is a very special period for the evolution of Diderot's mind. The works of this time are inclined to deal with ethics and politics. Most of the books he wrote by then are about the theory of the three codes – natural, civil and religious – and the relation between literature, reality and credibility. The 1770's tales appear as a kind of special experimenting space for the political thought of a man who cares about the relationship between the person and the group, and who is wondering whether we can conciliate individual freedom with collective wellness.

AUTEUR

VALÉRIE ANDRÉ

Université Libre de Bruxelles – FNRS